

PREMIÈRE NUIT.

LE MARCHAND ET LE GÉNIE.

*Traduction de Antoine Galland*

Sire, il y avoit autrefois un marchand qui possédoit de grands biens, tant en fonds de terre, qu'en marchandises et en argent comptant. Il avoit beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. Comme il étoit obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ses correspondans, un jour qu'une affaire d'importance l'appeloit assez loin du lieu qu'il habitoit, il monta à cheval et partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avoit mis une petite provision de biscuits et de dattes, parce qu'il avoit un pays désert à passer, où il n'auroit pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident à l'endroit où il avoit affaire ; et quand il eut terminé la chose qui l'y avoit appelé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du soleil et de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il aperçut dans la campagne. Il y trouva, au pied d'un grand noyer, une fontaine d'une eau très-claire et coulante. Il mit pied à terre, attacha son cheval à une branche d'arbre, et s'assit près de la fontaine, après avoir tiré de sa valise quelques dattes et du biscuit. En mangeant les dattes, il en jetoit les noyaux à droite et à gauche. Lorsqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il étoit bon musulman, il se lava les mains, le visage et les pieds[1], et fit sa prière.

Il ne l'avoit pas finie, et il étoit encore à genoux ; quand il vit paroître un génie tout blanc de vieillesse, et d'une grandeur énorme, qui, s'avançant jusqu'à lui le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : "Lève-loi, que je te tue avec ce sabre, comme tu as tué mon fils." Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand, autant effrayé

de la hideuse figure du monstre, que des paroles qu'il lui avoit adressées, lui répondit en tremblant : "Hélas ! mon bon seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous, pour mériter que vous m'ôtiez la vie ?" "Je veux, reprit le génie, te tuer de même que tu as tué mon fils." "Hé ! bon Dieu, repartit le marchand, comment pourrois-je avoir tué votre fils ? Je ne le connois point, et je ne l'ai jamais vu." "Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici, répliqua le génie ? n'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, et, en les mangeant, n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite et à gauche ?" "J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand, je ne puis le nier." "Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, et voici comment : dans le temps que tu jetois tes noyaux, mon fils passoit ; il en a reçu un dans l'œil, et il en est mort ; c'est pourquoi il faut que je te tue." "Ah ! monseigneur, pardon, s'écria le marchand." "Point de pardon, répondit le génie, point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué ?" "J'en demeure d'accord, dit le marchand ; mais je n'ai assurément pas tué votre fils ; et quand cela seroit, je ne l'aurois fait que fort innocemment ; par conséquent je vous supplie de me pardonner, et de me laisser la vie." "Non, non, dit le génie en persistant dans sa résolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils." "À ces mots, il prit le marchand par le bras, le jeta la face contre terre, et leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le marchand tout en pleurs, et protestant de son innocence, regrettoit sa femme et ses enfans, et disoit les choses du monde les plus touchantes. Le génie, toujours le sabre haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ses lamentations ; mais il n'en fut nullement attendri. "Tous ces regrets sont superflus, s'écria-t-il ; quand tes larmes seroient de sang, cela ne m'empêcheroit pas de te tuer, comme tu as tué mon fils." "Quoi ! répliqua le marchand, rien ne peut vous toucher ? Vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent ?" "Oui, repartit le génie, j'y suis résolu." En achevant ces paroles...

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, et sachant que le sultan se levoit de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. "Bon Dieu! ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux!" "La suite en est encore plus surprenante, répondit Scheherazade, et vous en tomberiez d'accord, si le sultan vouloit me laisser vivre encore aujourd'hui et me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine." Schahriar, qui avoit écouté Scheherazade avec plaisir, dit en lui-même : "J'attendrai jusqu'à demain; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte." Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil.

Pendant ce temps-là le grand-visir étoit dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avoit passé la nuit à soupirer et à plaindre le sort de sa fille, dont il devoit être le bourreau. Mais si dans cette triste attente il craignoit la vue du sultan, il fut agréablement surpris, lorsqu'il vit que ce prince entroit au conseil, sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendoit.

Le sultan, selon sa coutume, passa la journée à régler les affaires de son empire; et quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Scheherazade. Le lendemain avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa sœur, et de lui dire : "Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroitra bientôt, de continuer le conte d'hier." Le sultan n'attendit pas que Scheherazade lui en demandât la permission. "Achevez, lui dit-il, le conte du génie et du marchand, je suis curieux d'en entendre la fin." Scheherazade prit alors la parole, et continua son conte dans ces termes :

## IIe NUIT.

Sire, quand le marchand vit que le génie lui alloit trancher la tête, il fit un grand cri, et lui dit :

"Arrêtez; encore un mot, de grace; ayez la bonté de m'accorder un délai : donnez-moi le temps d'aller dire adieu à ma femme et à mes enfans, et de leur partager mes biens par un testament que je n'ai pas encore fait, afin qu'ils n'aient point de procès après ma mort; cela étant fini, je reviendrai aussitôt dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi." "Mais, dit le génie, si je t'accorde le délai que tu demandes, j'ai peur que tu ne reviennes pas." "Si vous voulez croire à mon serment, répondit le marchand, je jure par le Dieu du ciel et de la terre, que je viendrai vous retrouver ici sans y manquer." "De combien de temps souhaitez-tu que soit ce délai, répliqua le génie?" "Je vous demande une année, repartit le marchand; il ne me faut pas moins de temps pour donner ordre à mes affaires, et pour me disposer à renoncer sans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi je vous promets que de demain en un an, sans faute, je me rendrai sous ces arbres, pour me remettre entre vos mains." "Prends-tu Dieu à témoin de la promesse que tu me fais, reprit le génie?" "Oui, répondit le marchand, je le prends encore une fois à témoin, et vous pouvez vous reposer sur mon serment." À ces paroles, le génie le laissa près de la fontaine et disparut.

Le marchand s'étant remis de sa frayeur, remonta à cheval et reprit son chemin. Mais si d'un côté il avoit de la joie de s'être tiré d'un si grand péril, de l'autre il étoit dans une tristesse mortelle, lorsqu'il songeoit au serment fatal qu'il avoit fait. Quand il arriva chez lui, sa femme et ses enfans le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite; mais au lieu de les embrasser de la même manière, il se mit à pleurer si amèrement, qu'ils jugèrent bien qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la cause de ses larmes et de la vive douleur qu'il faisoit éclater. "Nous nous réjouissons, disoit-elle, de votre retour, et cependant vous nous alarmez tous par l'état où nous vous voyons. Expliquez-nous, je vous prie, le sujet de votre tristesse." "Hélas! répondit le mari, le moyen que je sois dans un autre situation? je n'ai plus qu'un an à

vivre.” Alors il leur raconta ce qui s’étoit passé entre lui et le génie, et leur apprit qu’il lui avoit donné parole de retourner au bout de l’année recevoir la mort de sa main.

Lorsqu’ils entendirent cette triste nouvelle, ils commencèrent tous à se désoler. La femme pousoit des cris pitoyables en se frappant le visage et en s’arrachant les cheveux; les enfans, fondant en pleurs, faisoient retentir la maison de leurs gémissemens; et le père, cédant à la force du sang, mêloit ses larmes à leurs plaintes. En un mot, c’étoit le spectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain, le marchand songea à mettre ordre à ses affaires et s’appliqua sur toutes choses à payer ses dettes. Il fit des présens à ses amis et de grandes aumônes aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves de l’un et l’autre sexe, partagea ses biens entre ses enfans, nomma des tuteurs pour ceux qui n’étoient pas encore en âge; et en rendant à sa femme tout ce qui lui appartenoit, selon son contrat de mariage, il l’avantagea de tout ce qu’il put lui donner suivant les lois.

Enfin l’année s’écoula, et il fallut partir. Il fit sa valise, où il mit le drap dans lequel il devoit être enseveli; mais lorsqu’il voulut dire adieu à sa femme et à ses enfans, on n’a jamais vu une douleur plus vive. Ils ne pouvoient se résoudre à le perdre; ils vouloient tous l’accompagner et aller mourir avec lui. Néanmoins comme il falloit se faire violence, et quitter des objets si chers: “Mes enfans, leur dit-il, j’obéis à l’ordre de Dieu en me séparant de vous. Imittez-moi: soumettez-vous courageusement à cette nécessité, et songez que la destinée de l’homme est de mourir.” Après avoir dit ces paroles, il s’arracha aux cris et aux regrets de sa famille, il partit et arriva au même endroit où il avoit vu le génie, le propre jour qu’il avoit promis de s’y rendre. Il mit aussitôt pied à terre, et s’assit au bord de la fontaine, où il attendit le génie avec toute la tristesse qu’on peut s’imaginer.

Pendant qu’il languissoit dans une si cruelle attente, un bon vieillard qui menoit une biche à

l’attache, parut et s’approcha de lui. Ils se saluèrent l’un l’autre; après quoi le vieillard lui dit: “Mon frère, peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu désert, où il n’y a que des esprits malins, et où l’on n’est pas en sûreté? À voir ces beaux arbres, on le croiroit habité; mais c’est une véritable solitude, où il est dangereux de s’arrêter trop long-temps.”

Le marchand satisfit la curiosité du vieillard, et lui conta l’aventure qui l’obligeoit à se trouver là. Le vieillard l’écoula avec étonnement; et prenant la parole: “Voilà, s’écria-t-il, la chose du monde la plus surprenante; et vous vous êtes lié par le serment le plus inviolable. Je veux, ajouta-t-il, être témoin de votre entrevue avec le génie.” En disant cela, il s’assit près du marchand, et tandis qu’ils s’entretenoient tous deux...

“Mais je vois le jour, dit Scheherazade en se reprenant; ce qui reste, est le plus beau du conte.” Le sultan, résolu d’en entendre la fin, laissa vivre encore ce jour-là Scheherazade.

### IIIe NUIT.

La nuit suivante, Dinarzade fit à sa sœur la même prière que les deux précédentes. “Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces contes agréables que vous savez.” Mais le sultan dit qu’il vouloit entendre la suite de celui du marchand et du génie; c’est pourquoi Scheherazade le reprit ainsi:

Sire, dans le temps que le marchand et le vieillard qui conduisoit la biche, s’entretenoient, il arriva un autre vieillard, suivi de deux chiens noirs. Il s’avança jusqu’à eux, et les salua, en leur demandant ce qu’ils faisoient en cet endroit. Le vieillard qui conduisoit la biche, lui apprit l’aventure du marchand et du génie, ce qui s’étoit passé entr’eux, et le serment du marchand. Il ajouta, que ce jour étoit celui de la parole donnée, et qu’il

étoit résolu de demeurer là, pour voir ce qui en arriveroit.

Le second vieillard trouvant aussi la chose digne de sa curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres ; et à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième vieillard, qui, s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le marchand qui étoit avec eux, paroisoit si triste. On lui en dit le sujet, qui lui parut si extraordinaire, qu'il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passeroit entre le génie et le marchand. Pour cet effet, il se plaça parmi les autres.

Ils aperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse, comme un tourbillon de poussière élevé par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, et se dissipant tout-à-coup, leur laissa voir le génie, qui, sans les saluer, s'approcha du marchand le sabre à la main, et le prenant par le bras : "Lève-toi, lui dit-il, que je le tue comme tu as tué mon fils." Le marchand et les trois vieillards effrayés, se mirent à pleurer et à remplir l'air de cris...

Scheherazade, en cet endroit apercevant le jour, cessa de poursuivre son conte, qui avoit si bien piqué la curiosité du sultan, que ce prince voulant absolument en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du grand visir, lorsqu'il vit que le sultan ne lui ordonnoit pas de faire mourir Scheherazade. Sa famille, la cour, tout le monde eu fut généralement étonné.

#### IVe NUIT.

Vers la fin de la nuit suivante, Scheherazade, avec la permission du sultan, parla dans ces termes :

Sire, quand le vieillard qui conduisoit la biche, vit que le génie s'étoit saisi du marchand, et l'alloit tuer impitoyablement, il se jeta aux pieds de ce monstre, et les lui baisant : "Prince des génies, lui dit-il, je vous supplie très-humblement de suspendre

vosre colère, et de me faire la grâce de m'écouter. Je vais vous raconter mon histoire et celle de cette biche que vous voyez ; mais si vous la trouvez plus merveilleuse et plus surprenante que l'aventure de ce marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je espérer que vous voudrez bien remettre à ce pauvre malheureux le tiers de son crime?" Le génie fut quelque temps à se consulter là-dessus ; mais enfin il répondit : "Hé bien, voyons, j'y consens."